

Prologue

Shafiq faisait tourner un rouleau de papier entre ses doigts. Il semblait terrorisé à l'idée de devoir déployer le feuillet pour lire son histoire devant la mer de visages enfantins qui s'élevait vers lui dans le gymnase de l'école d'Aschiana, l'une des plus importantes ONG de Kaboul. Promenant autour de lui un regard effrayé, il bougeait de temps en temps les lèvres pour se répéter mentalement quelques phrases.

Au bout d'un ou deux mots, il s'arrêtait, bloqué, et touchait son nez pointu avec une imperceptible grimace de colère : il craignait plus que tout de ne pas y arriver, d'être obligé de s'interrompre devant cette foule d'écoliers alors qu'il serait en train de leur lire le conte du *Lion qui ne savait pas écrire*. Cependant, au moment où il croisa mon regard, il changea brusquement d'expression. Il me sourit en inclinant la tête sur le côté et en relevant légèrement la main, avant de me lancer : « OK, d'accord ! »

Comme si c'était moi qui avais besoin d'être rassurée !

Pour Shafiq, c'était un énorme sacrifice que de participer au spectacle de cet étouffant matin de la fin du mois de juillet.

Toute sa famille, soit vingt-deux personnes, vivait dans la banlieue de Kaboul des maigres revenus que lui procurait la vente au détail d'huile pour moteur. À 20 ans, alors qu'il rêvait toujours de devenir médecin, le jeune homme s'était inscrit à l'école des conteurs d'histoires que j'avais fondée quatre mois plus tôt.

Fin mars 2013, dans une bâtisse en pisé située à trois kilomètres du palais du président Hamid Karzaï, j'avais, en effet, installé la Qessa Academy – « l'école des histoires » en langue dari.

Deux semaines avant le spectacle, Shafiq avait demandé à me parler. Il paraissait embarrassé, comme s'il était sur le point de me révéler un secret honteux.

— Miss Selene, je ne peux plus assister aux leçons, m'avait-il annoncé en gardant les yeux baissés. Mes parents doivent partir pour Dubaï afin d'accompagner un oncle qui est très malade pour qu'il consulte un médecin et moi, je suis le seul qui peut s'occuper de la boutique en leur absence.

— Je suis vraiment désolée pour ta famille Shafiq, avais-je répondu. Mais, il ne reste plus que quelques jours avant la fin des cours et, après tous les efforts que tu as fournis, ce serait vraiment dommage d'arrêter maintenant, sans pouvoir passer ton diplôme.

— Oui, Miss, vous avez raison mais je ne sais pas comment faire. Je tiens beaucoup à ce diplôme ! Ne serait-il pas possible de me le donner quand même ? Vous pourriez le confier à mon frère Mortaza qui pourrait continuer à venir et il me l'apporterait à la maison.

— Non, Shafiq, je regrette, mais c'est impossible. Tu connais les règles : il est nécessaire que tu assistes aux cours jusqu'à la fin et, surtout, que tu participes au spectacle de fin d'année que je suis en train d'organiser. C'est l'épreuve finale ! Hier, le directeur d'Aschiana m'a téléphoné afin de confirmer que la date du 28 juillet avait été retenue pour que les étudiants puissent montrer comment ils racontent leurs histoires devant tous les écoliers des cours élémentaires. Ce sera une occasion parfaite pour faire un essai, et j'espère que tu y participeras toi aussi.

Shafiq avait réussi à dénicher quelqu'un qui pourrait le remplacer à la boutique et, quatre jours plus tard, il était de retour avec un immense sourire aux lèvres. Muni des photocopies de l'histoire qu'il devait raconter, qu'il avait bourrées de marques et de surlignages de couleur, il avait demandé au professeur d'art dramatique de lui accorder un peu plus de temps.

En fait, il aurait eu besoin de bien davantage que de quelques heures de révision puisqu'il avait encore du mal à lire à haute voix le texte le plus simple en dari. Bref, finalement, il avait annoncé qu'il était prêt à se présenter avec les autres.

Ce matin-là, il était donc entré avec ses cinq compagnons dans le grand édifice d'Aschiana, le refuge des enfants de la rue de Kaboul qui, pour de nombreux intervenants humanitaires en Afghanistan, constituait une véritable institution.

Comme cela se produit parfois pour les ONG qui œuvrent en première ligne, nous nous entraïdions du mieux possible. C'était à notre école qu'était revenue la chance de mettre en place un petit spectacle et j'avais

accepté la proposition avec enthousiasme, convaincue qu'il ne pouvait y avoir d'occasion plus efficace et plus émouvante pour mes élèves.

Ils allaient, en effet, devoir convaincre un auditoire de spectateurs encore jeunes mais déjà durement éprouvés par la vie, et prêter leur voix et leur gestuelle aux personnages de six histoires. J'avais sélectionné celles-ci parmi les contes populaires et des extraits de l'épopée persane antique, parce qu'ils renfermaient des préceptes et des valeurs d'une actualité aiguë, comme la protection de l'environnement, la justice, l'éthique et l'importance de l'éducation.

Le Lion qui ne savait pas écrire, *Le Gentil Bûcheron* et *La Chèvre de porcelaine* étaient issus du folklore traditionnel ; *Siyavash*, *Le Marchand de Bagdad* et *Le Marchand et le Perroquet* étaient, quant à eux, extraits du *Livre des rois*, la grande épopée nationale perse, un texte datant de l'an mil rédigé par le poète perse Ferdowsi, et du *Masnavi*, poème composé deux siècles plus tard par le grand mystique persan Rumi.

Des histoires transmises au cours des siècles de bouche à oreille, dans un pays où l'analphabétisme constitue l'un des plus lourds fléaux sociaux. En partant de ces redécouvertes, je voulais avec mon école former de jeunes conteurs, des « chanteurs d'histoires » comme nous le disons en italien (même s'ils ne jouent pas généralement de musique ni ne chantent) pour raviver la tradition orale qui permettrait de diffuser des messages de progrès et d'espoir dans une communauté qui, depuis trente-cinq ans, n'avait connu que la guerre.

Ce rêve occupait toutes mes pensées depuis que j'en avais eu l'idée au cours de mon premier séjour en

Afghanistan, entre 2009 et 2010, en tant que conseillère des Nations unies. Cela m'avait coûté de la sueur, des larmes et du sang, sans parler des sommes d'argent que j'avais récoltées grâce aux prix qui avaient récompensé ma déjà longue carrière dans l'entrepreneuriat social et que j'avais consacrées à mon projet.

Pour mon deuxième voyage, début mars 2013, j'étais partie seule de Mezzago, le village de Lombardie où j'étais née trente et un ans plus tôt, et j'avais dû affronter sur-le-champ des difficultés et des objections qui, aux yeux de n'importe quel Occidental, auraient paru insurmontables.

J'avais dû me battre contre les préjugés des hommes Afghans à l'égard des femmes étrangères qu'ils percevaient comme des modèles dangereux d'émancipation, et contre l'inertie des plus âgés, comme celle de M. Ghulam, un colonel en retraite et mon premier assistant.

Par-dessus tout, j'avais appris à apprivoiser la peur.

La peur de risquer la mort, depuis que, un après-midi de la mi-avril, j'avais assisté sur la route à l'arrestation d'un homme bardé d'explosifs, à un mètre de ma voiture bloquée par la circulation.

La peur aussi d'échouer, de ne pas être capable de mener à son terme mon projet, certainement le plus difficile (sans parler du plus dangereux) de tous ceux que j'avais tentés au cours de mes onze ans de carrière. La preuve en était que, des dix-sept jeunes initialement inscrits à la Qessa Academy, il n'en restait que six pour monter sur scène. Six jeunes gens qui avaient tenu bon jusqu'au but ultime : Shafiq et son frère Mortaza, justement ; Alisina, le plus religieux du groupe, qui allait

commencer son histoire en invoquant le nom d'Allah, « le Très Miséricordieux et Clément » ; Wakil, élégant et discret, vêtu pour l'occasion du *shalwar kamiz*, la tunique traditionnelle, d'un blanc immaculé ; Samim, dont le front, sous ses épaisses boucles noires, perlait déjà de sueur alors qu'il n'avait pas encore débuté ; et Mahboba, la plus jeune, et l'unique fille.

Bien que mon objectif initial ait été plus ambitieux, le fait d'être en mesure de présenter six élèves sur la ligne d'arrivée n'avait pas été de tout repos, loin de là ! C'est pour cette raison que, d'une certaine manière, ce spectacle était aussi un test pour moi. J'étais impatiente de voir ce que j'avais réussi à transmettre à ces jeunes gens, et la manière dont ils s'étaient approprié mon projet pour le faire leur.

Du fond du gymnase provenait le brouhaha plein de gaieté des enfants d'Aschiana. Ils étaient deux cents, peut-être plus, à patienter, pieds nus, au-delà de rangées de chaussures à l'odeur âcre. Assis sur des tapis en caoutchouc, ils formaient deux groupes bien distincts : à droite, les garçons, agités et le visage voilé par la poussière des rues ; à gauche, les fillettes, immobiles sous le hijab noir de l'uniforme scolaire.

Ce jour-là, Mahboba avait également choisi de se couvrir la tête d'un voile noir. Elle paraissait sereine, déterminée, bien plus que ses camarades masculins, même si elle était elle aussi fatiguée par le jeûne imposé par le ramadan.

Avant le début du spectacle, elle avait plaisanté avec Samim avec lequel elle allait lire peu après une longue histoire en persan ancien. Puis, en voyant l'anxiété envahir le visage de Shafiq, elle lui avait lancé un

sourire doux dans la vaine tentative de le tranquilliser. Enfin, lorsqu'Abdulhaq, le maître d'art dramatique, leur avait fait signe, elle s'était tournée vers Alisina en lui demandant : « Tu es prêt ? »

Les joues rouges d'émotion, le garçon s'était contenté de serrer les lèvres avant de répondre : « *Inch'Allah* ».